

Printemps 1968 : le pourquoi et le comment de Cluny

Michel Apel-Muller

Mais quelle surprise ! Quelle surprise que cette lettre inattendue qui nous réveille soudainement de ces somnolences que l'âge, la retraite ou la lassitude, bref le temps, constituent lentement autour de nous... En somme, après quarante ans, « réveille-toi », on refait Cluny, on recommence Cluny, et va donc pour *Linguistique et Littérature*, et témoigne donc, toi qui fus l'un des acteurs de cette aventure au printemps 1968, ce printemps mémorable qui allait, les discussions du colloque à peine closes, exploser dans un mouvement social tel qu'il ne s'en était pas produit depuis la Libération ! Quelle surprise donc et peut-être quelle angoisse, au moins ce frémissement d'inquiétude au fond de soi-même devant cette question fort peu simple que nous posent tous les jeunes chercheurs engagés – dans l'enthousiasme si j'en juge par le nombre des communications prévues pour ce colloque – dans la problématique de 1968, celle qui avait été exprimée dans la revue *La Nouvelle Critique* dans sa présentation du débat qu'elle organisait. Convient-elle encore ?

1. Comment la linguistique contemporaine « voit » la littérature.
2. Comment l'analyse de la littérature fait, ou non, usage des théories et des données de la linguistique.
3. Comment les créateurs (poètes et romanciers) réagissent à l'apport de la linguistique.

Une présentation définie lors d'une réunion parisienne – cela se passait alors rue Saint-Georges – après une de ces interventions sobre, nette, précise dont il avait le secret et que ceux qui l'ont connu veulent bien se rappeler comment l'ami Jean Peytard définissait dans l'instant, tel ou tel sujet de thèse, à la virgule près ! Qu'aujourd'hui reparaisse ce propos dans les lieux mêmes où Jean dispensa son enseignement et exprima un superbe rayonnement intellectuel, ne doit pas nous surprendre. Car Besançon devait,

en 1968, apporter un faisceau de forces vives à l'entreprise du colloque. Je citerai, outre Jean lui-même, Thomas Aron, Anne Ubersfeld, Aimé Guedj, Jean-Paul Colin. Car il y a comme cela des résurgences significatives.

Et je suis à peine engagé dans l'évocation de cette aventure que j'en mesure sinon l'impossibilité du moins l'extraordinaire difficulté. J'ai été deux fois de suite le secrétaire général et l'organisateur des colloques de Cluny que l'on prit l'habitude de définir dans la parodie des historiens et des archéologues comme Cluny I et Cluny II, en avril 1968 puis en avril 1970, selon deux intitulés généraux, *Linguistique et Littérature*, puis *Littérature et Idéologies*. Mais je ne me présente pas ici en historien, tout juste en témoin. « Raconte », me demandez-vous.

Or *raconter*, comme le savent tous les sémioticiens, est une entreprise qui ne va pas de soi. Car voici que déferlent tout aussitôt les éléments parasites : la politique, les idéologies et leurs conflits, les polémiques philosophiques, les aléas des mouvements intellectuels de ces années 60 dont l'histoire me paraît encore à creuser, à écrire, à préciser, à brasser dans ce qu'ils eurent de novateur...

Et apparaît alors la question inévitable : faut-il tenter la gageure et peut-on refaire Cluny ?

Sans doute la problématique générale de l'entreprise – comment linguistique et littérature peuvent-elles s'entr'éclairer – demeure-t-elle d'actualité, en ce qu'elle contient d'universel, mais pourquoi s'imposa-t-elle en 1968 en suscitant un engouement tel qu'il nous fallut limiter les inscriptions à moins de risquer l'asphyxie et que nous dûmes procéder dans la hâte à deux rééditions des Actes, la première édition s'étant littéralement évaporée dès la sortie des presses ? Croyez-moi, à ce pourquoi-là il est bien difficile de répondre d'un mot. Comment en quelques lignes en effet, caractériser l'esprit d'un temps, l'esprit d'une époque qui semblait se refuser à elle-même en portant très haut le slogan de mai 1968 : dix ans ça suffit... Je me contente donc devant vous d'évoquer des souvenirs, en essayant un peu de les classer. Je commencerai donc, comme au théâtre, par la distribution.

Et d'abord par le principal organisateur, *La Nouvelle Critique*. La NC n'a pas survécu aux affres politico-historiques de l'époque récente, mais en 1968, dans sa nouvelle formule, elle était pleinement la revue des intellectuels communistes français telle qu'elle avait été créée à la fin des années 40, sous l'impulsion de Maurice Thorez assisté de Laurent Casanova. Revue de débats idéologiques, volontiers polémique, *La Nouvelle Critique* se proclama tout un temps avant 1956 « Revue du marxisme militant » avec son rédacteur en chef Jean Kanapa et des

personnalités fortes comme Jean Toussaint-Desanti, Victor Leduc, Pierre Hervé, Henri Lefebvre entre autres.

Les plus anciens lecteurs se souviennent sans doute des bagarres dirigées contre Sartre ou le Malraux des *Voix du silence*. Après 1956 les choses toutefois avaient changé. Le Comité de rédaction s'était complètement renouvelé avec des éléments jeunes après les nombreuses démissions consécutives au XX^e Congrès soviétique et les douloureuses révélations qu'il apportait, avec une rédaction en chef neuve où se succédèrent Jacques Arnault, André Gisselbrecht et Antoine Casanova... Le nouveau directeur, bien que l'un des plus âgés parmi nous, devait se révéler l'un des plus ouverts au projet de Cluny : on saisira pourquoi quand j'aurai rappelé sa qualité de fils d'un des grands linguistes français du XX^e siècle – Francis Cohen était en effet fils de Marcel Cohen.

La Nouvelle Critique reprenait ainsi, dans d'autres circonstances et d'autres conditions, le rôle qui avait été, avant-guerre, celui de la revue *Commune* chère à Aragon et à Paul Nizan, mais avec une volonté de dialogue très affirmée qu'allait imposer l'évolution du champ idéologique tel qu'il s'offrait en France au début des années 60 dans le secteur des sciences humaines. C'est là, me semble-t-il, le premier facteur qui permet de comprendre l'initiative de la revue.

Période faste pour les sciences humaines en effet, renouvellements profonds dans tous les domaines, figures majeures apparues ou réapparues, si faste qu'un des participants au colloque parlait alors d'une véritable « *déferlante* ». C'est l'époque où s'imposent de très grands noms rappelés ici dans un beau désordre : Claude Lévi-Strauss, Jacques Lacan, Roland Barthes, Louis Althusser, Noam Chomsky, Greimas, Jacques Derrida (*L'Écriture et la différence*, *De la grammatologie*, paraissent en 1967)... Continuons avec Todorov, Nicolas Ruwet, Jean Dubois, Émile Benveniste, Starobinski, Riffaterre, Kristeva, et dans le prolongement du formalisme russe le retour au premier plan de Jakobson, Chklovski, Tynianov, Tomachevski... et j'ajoute etc. Tant de travaux à la fois divers et complémentaires ne pouvaient qu'interroger le collectif de travail de *La Nouvelle Critique*, dans la mesure où la linguistique se posait en science pilote parmi toutes les sciences humaines, et cela d'autant plus qu'ils engendraient comme on pouvait s'y attendre pas mal d'arrière-pensées idéologico-politiques qui ne pouvaient laisser indifférent. C'est ainsi que le structuralisme était alors fréquemment opposé dans les médias au marxisme, un marxisme dépassé, pensée d'un temps révolu, celui du XIX^e siècle. On a connu cela aussi, depuis lors, dans le domaine de l'histoire notamment, je pense au climat qui a entouré la célébration du bicentenaire de la Révolution française. L'un des nôtres avait vigoureusement réagi dans

la revue-sœur *La Pensée*, je veux parler de Lucien Sève, par un article qui avait fait quelque bruit autour du structuralisme.

Il devenait donc nécessaire, à nos yeux, d'y aller voir de plus près, de mener ce qu'on appelait alors la bataille idéologique selon des approches neuves. Et cela d'autant plus que le renouvellement des idées dans le domaine qui nous occupe n'affectait pas seulement les chercheurs et l'université. Et c'est là le second facteur que je voudrais mettre en lumière. Ce renouvellement irriguait aussi un certain nombre de jeunes créateurs, principalement rassemblés autour de la revue *Tel Quel*, aux éditions du Seuil. Autour de Philippe Sollers s'était constituée une avant-garde littéraire à ambition révolutionnaire dont Jean Peytard caractérisait ainsi le propos dans son introduction aux Actes du Colloque de Cluny¹ :

Ce qui est cible de cette théorie / pratique, c'est fondamentalement un usage de la littérature propre à la bourgeoisie capitaliste, en tant qu'idéologie dominante d'une société où « le sens joue le rôle que l'argent joue dans la circulation des marchandises ».

Gros débat qui allait occuper une large part des travaux de Cluny I et plus encore de Cluny II².

D'autres que nous partageaient bien entendu des attitudes voisines. Aragon et son journal *Les Lettres françaises* donnaient volontiers un écho aux recherches nouvelles, la parole aux chercheurs, et accordaient une attention soutenue aux écrits de l'avant-garde. *Les Lettres* du 20 avril 1967 avaient publié une discussion réunissant des linguistes et des « littéraires » sous le thème « Littérature et linguistique : la collaboration entre littéraires et linguistes est-elle possible ? » À *La Nouvelle Critique* nous y avions puisé comme un encouragement en même temps qu'était ressentie une crainte, celle de voir se reproduire avec une avant-garde à visée révolutionnaire un « loupé » comparable à celui qui s'était produit entre le jeune PCF et l'essentiel du mouvement surréaliste, en d'autres temps. Le souci d'un dialogue en profondeur entre les différents acteurs, comment dire, de cet opéra, s'imposait donc pour nous comme une nécessité urgente.

La situation de la jeune avant-garde littéraire était elle-même mouvante, porteuse de désaccords et de contradictions qui allaient devenir des conflits graves. Je pense tout particulièrement à l'opposition qui se développait alors entre Sollers et ses amis d'une part et Jean-Pierre Faye de l'autre, jusqu'à la

1. *Linguistique et littérature*, Colloque de Cluny, 16-17 avril 1968, *La Nouvelle Critique*, numéro spécial, p.14.

2. Que les jeunes participants au colloque de Besançon veuillent bien me pardonner d'évoquer dans le même mouvement Cluny I et Cluny II. C'est que pour moi – pour nous – il s'agissait d'une même entreprise comme d'une pièce en deux actes.

Printemps 1968 : le pourquoi et le comment de Cluny

rupture dont surgirait une revue concurrente de *Tel Quel, Change*. On en trouvera la trace dans le numéro de novembre-décembre 1967 de *La Nouvelle Critique*, qui publiait des réponses apportées par Philippe Sollers à un questionnement de la revue, « *Tel Quel* répond » ; à quoi avait succédé en janvier une intervention de Faye, « L'argent de la langue », puis dans le n° 32 de *Tel Quel* une réponse à Jean-Pierre Faye par Jean-Louis Baudry, « Le sens de l'argent ». Situation délicate pour *La Nouvelle Critique* dans la mesure où chacun des adversaires cherchait à obtenir le label du PCF et à avoir le dernier mot. En ce début de l'année 1968 nous en étions là, dans une situation insatisfaisante, faute de confrontations assez fortes entre les parties concernées, linguistes, écrivains, politiques, spécialistes des autres sciences humaines.

Comment naquit alors l'idée du Colloque de Cluny ?

Et il me faut bien passer du général au particulier, à la vie individuelle de certains d'entre nous, et, pardonnez-moi, à la mienne.

L'idée d'un colloque, elle est née d'abord entre deux hommes, Jean Peytard et moi, Jean avec qui j'étais lié depuis 1962, chez l'un ou l'autre, soit à Mâcon où je résidais alors et Dijon où Jean s'était installé. C'est en 1962 en effet que j'avais succédé à Jean Peytard comme professeur à l'École Normale d'Instituteurs de Saône-et-Loire, lui-même venant d'être nommé assistant à la Faculté des Lettres de Besançon. Une amitié solide s'était aussitôt nouée, nous nous voyions souvent chez l'un et chez l'autre, et nous constatons que le paysage intellectuel français dont je parlais tout à l'heure avait très rapidement évolué depuis que nous avons quitté l'ENS de Saint-Cloud et l'enseignement de notre maître commun à Jean et à moi, Robert-Léon Wagner. Depuis les premières années 60, j'étais membre du Comité de rédaction de *La Nouvelle Critique* dont Jean était un vieux et fidèle abonné. Nous étions, vous le comprenez bien, faits pour nous entendre. L'idée d'organiser un colloque patronné par *La Nouvelle Critique* m'était venue au cours d'une de ces longues conversations qui nous réunissaient de temps en temps. L'époque était aussi à la mode des colloques. On parlait alors beaucoup des Rencontres de Cerisy, mais *La Nouvelle Critique* ne s'était jamais lancée dans cette sorte d'aventure.

J'en exposai le projet devant le Comité de rédaction, ce qui provoqua un certain effet de surprise. Tout au moins c'est ce que je ressentis. L'idée en tout cas fut très vite adoptée et encouragée par Francis Cohen et par un certain nombre d'amis du Comité de rédaction. Je pense ici d'abord à Claude Prévost. Elle fut approuvée et soutenue peu après par Roland Leroy, alors responsable national du PC en charge des choses intellectuelles et de

la culture. Dans ce genre de situation le dénouement est toujours le même : on me confia du coup l'organisation du colloque. C'est ainsi que j'en devins le secrétaire. Pour la petite histoire, j'étais aussi membre de la direction départementale du PC en Saône-et-Loire, en charge des affaires intellectuelles. À ce titre j'avais été amené à aider le jeune maire communiste de Cluny qui avait pris la direction de la ville lors des récentes élections municipales, en y organisant notamment une exposition Jean Lurçat. Gérard Galantucci qui, du fond de sa retraite lyonnaise souhaite bon vent au nouveau Colloque de Besançon, fut séduit par le projet et lui apporta un concours précieux. Voilà le pourquoi du lieu choisi.

Je ne dirai rien ici de l'histoire de Cluny, de son rayonnement intellectuel, spirituel, matériel sur l'Europe médiévale, rappelant seulement que son grand abbé Pierre le Vénérable y avait recueilli l'une des grandes figures de la pensée de son temps, Pierre Abélard, après le supplice que l'on sait. Il m'apparaissait que Cluny offrait un cadre de travail fort à d'éminents intellectuels du temps présent.

C'est à l'occasion de la préparation des débats que je fus amené à mesurer le rayonnement personnel, le dévouement, le goût pour le dialogue, la force de conviction de Jean Peytard. Si nous nous rencontrions souvent, nous nous téléphonions plus souvent encore, il m'informait de ses contacts en France et à l'étranger, des accords qu'il avait obtenus. Il allait en outre contribuer de façon décisive à la définition des axes de la recherche proposée aux participants et, par là, devenir « *l'initiateur et l'âme de ce colloque* », selon le mot de Francis Cohen dans son allocution d'ouverture du second Colloque de Cluny, en avril 1970. Très vite Jean avait obtenu des participations importantes ; de notre côté, à *La Nouvelle Critique*, nous poursuivions nos contacts avec les écrivains.

Je garde de ces contacts de 1968 le souvenir de relations très chaudes, très amicales. Ce fut le temps où j'arrivais à Paris pour rejoindre le rendez-vous fixé avec Philippe Sollers et Julia Kristeva à La Coupole, pour débattre avec eux de la participation des écrivains, des problèmes rencontrés, des obstacles dressés, des conflits qui tendaient de plus en plus à s'exprimer au grand jour. C'est ensemble que fut par exemple établie la liste des présidences des six séances du colloque : Raymond Jean, Henri Mitterand, Jean-Claude Chevalier, Philippe Sollers, Jean Peytard et Julia Kristeva. On a remarqué alors la discrétion choisie à ce propos par les responsables de *La Nouvelle Critique* qui décidèrent de s'effacer.

Le colloque de 1968 se déroula sur ces bases, dans un esprit particulièrement amical et serein qui fit de cette aventure un pari gagné. Je n'en dirai pas autant de celui de 1970 où les querelles de personnes et les querelles idéologiques, les tentatives diverses d'excommunication, furent

extrêmement difficiles à discipliner. Il est vrai qu'étaient cette fois rassemblés dans la même arène des groupes de créateurs hostiles les uns aux autres, sur tous les plans, idéologique et politique. Il est vrai aussi qu'entre les deux colloques, Mai 1968 était passé par là, ce qui rendit notre tâche en 1970 beaucoup plus difficile qu'en avril 1968. Des évolutions lourdes étaient en cours, comme la suite allait le montrer, avec l'irruption du maoïsme dans le champ des idées, ce qui refroidit bien des rapports. Restons-en toutefois à avril 1968.

Qui nous soutint alors ? Aucune instance officielle de légitimation. Le colloque par exemple ne bénéficia d'aucune subvention, de peu de soutien au niveau de la presse. Je pense même qu'on peut ici parler d'un boycott général. Visiblement l'initiative choquait ou gênait. Même *Les Lettres françaises* manifestèrent une surprenante réserve à l'égard de notre entreprise – bien que la publication dans le numéro du 24 avril d'un entretien entre Sollers et Jacques Henric ait pu apparaître comme le signe d'une connivence à notre endroit. Pourtant en 1968 la conscience politique des organisateurs du colloque était pure et leurs références aux prises de position du PC étaient explicites. Ainsi dans la présentation du débat à l'occasion de la publication des Actes. Je cite :

La publication intégrale par notre revue des interventions et des discussions qui les ont accompagnées se veut l'expression d'une profonde gratitude à l'égard de tous [les] chercheurs, dans le même temps qu'elle exprime une position fondamentale du Parti communiste français, affirmée vigoureusement par son Comité Central lors de sa réunion sur les problèmes de la culture, en mars 1966 à Argenteuil.

Le Parti communiste entend organiser les conditions les plus propices à un développement du travail théorique associant toutes les bonnes volontés, coordonner l'activité des différents foyers d'étude, favoriser à la fois les travaux collectifs qui sont la forme moderne de la recherche et les indispensables travaux personnels, et perfectionner aussi les moyens de leur publication³.

Comme je l'ai déjà donné à entendre, deux ans plus tard les choses allaient moins de soi et quelques doutes étaient apparus. Je me souviens de longues conversations fin 70, début 71 avec mon cher Claude Prévost et des grosses interrogations qui étaient les nôtres, alors que nous apercevions les prémisses de la rupture entre l'équipe de *Tel Quel* et le Parti à l'occasion des débats soulevés par la publication de l'ouvrage de Maria-Antionietta Macciocchi, *De la Chine*, et du roman de Pierre Guyotat, *Éden Éden Éden*.

3. *Ibid.*, p. 7.

Cette rupture, elle prit une forme très personnelle : ce fut une rupture avec Aragon et *Les Lettres françaises*.

Dans un article récent, Philippe Forest étudie très précisément le rapport entre le vieil écrivain et *Tel Quel*. Il écrit ceci qui mérite intérêt à défaut d'un accord total :

Aragon a tout vu et presque tout vécu, de la Révolution russe dont il fut le spectateur désabusé puis l'inconditionnel partisan jusqu'au moment de l'après 68 où, vieillissant, il assista sans doute à la progressive dissolution de tout authentique esprit de contestation au sein de ce que l'on nommera au choix la société du spectacle ou de consommation, et qui est encore la nôtre.

*Littérairement, politiquement, du fait de la formidable longévité de son talent, Aragon eut le privilège terrible d'assister à ce phénomène d'éternel recommencement qui fait l'Histoire [...] De ce fait, sa situation place le dernier Aragon en un point particulier du temps qui nécessairement nous importe : avec lui, quelque chose s'achève (une certaine histoire de la modernité esthétique et idéologique) dont il peut nous aider à penser le lendemain : liquidation sans reste, répétition parodique ou reprise véritable qui rende à nouveau vivant et sous une forme inédite le principe même autrefois au cœur de l'expérience moderne*⁴.

J'aurais beaucoup à dire sur ces quelques lignes. Je n'en ai pas le loisir même s'il me faut maintenant vous parler d'Aragon, avec quelques précisions préalables. Je trouve dans l'article de Philippe Forest évoqué il y a quelques instants cette appréciation du colloque de Cluny :

*En avril 1968, le ralliement de la revue [Tel Quel] à la cause du Parti paraît chose acquise : le colloque organisé à l'abbaye de Cluny par La Nouvelle Critique a surtout été l'occasion d'une confrontation des intellectuels communistes avec les principaux représentants de l'avant-garde telquelienne, confrontation à laquelle le journal d'Aragon marque son entier soutien en publiant à la une de son édition du 24 avril un entretien entre Philippe Sollers et Jacques Henric intitulé « Écriture et révolution »*⁵.

C'est tout de même un peu simplificateur, et je ne suis pas certain que tous les participants universitaires se reconnaîtraient dans l'image donnée d'eux. De la même façon, il est assez excessif d'attribuer au numéro des *Lettres françaises* concerné un « entier soutien » à l'entreprise de *La*

4. Philippe Forest, « Aragon / *Tel Quel* : un chassé-croisé », Actes du Colloque *Aragon politique* (2004), *Recherches croisées Aragon / Elsa Triolet*, n° 11, Presses Universitaires de Strasbourg, 2007, p. 105-106.

5. *Ibid.*, p. 111.

Nouvelle Critique. Aragon savait quand il le fallait appeler un chat un chat et s'en tenir au silence quand c'est du silence qu'il attendait une utilité.

L'approbation explicite d'Aragon, à notre grand dam, elle ne vint pas. C'est ainsi. Les comportements politiques de mai 68, autour de la constitution d'une Union des écrivains dans les locaux de la Société des Gens de Lettres à l'Hôtel de Massa, par des écrivains comme Jean-Pierre Faye, Butor ou Alain Jouffroy, provoqua de vives réserves de la part des gens de *Tel Quel*. Les événements de Prague furent accueillis par les mêmes dans un silence qui fit contraste avec la célèbre condamnation d'Aragon. Les choses se gâtaient ainsi dangereusement.

J'avais bien tenté de parler du colloque en préparation avec Aragon, espérant une présence visible des *Lettres françaises* à Cluny. En 1968 mes rapports personnels avec lui étaient bons même s'ils n'atteignaient pas encore le degré d'intimité qu'ils devaient prendre après la mort d'Elsa. Je partageais avec tous mes camarades de *La Nouvelle Critique* une grande admiration et beaucoup de déférence pour l'immense écrivain et pour le grand politique que fut aussi Aragon. Personne parmi nous n'oubliait son dernier roman paru en 1967, *Blanche ou l'oubli* où les amateurs et de littérature et de linguistique se trouvaient comblés. Je pensais donc, sans doute avec une certaine naïveté, que les choses seraient aisées. Rien de tel !

Ici, une précision. Qu'on n'imagine pas Aragon en 1968 sous un grand chapeau, moustache et crinière blanches, habillé par Saint-Laurent. Voyez-le plutôt tel qu'Henri Cartier-Bresson l'a saisi dans une très belle photographie publiée par *Le Monde* il y a quelques années. Tempes blanches, visage plein, costume anglais comme la télévision nous le donne encore parfois à voir, par exemple reçu dans une émission par son ami Guy Béart. L'Aragon de la plus grande gloire après une décennie de publications prestigieuses initiées par *Le Roman inachevé* et *La Semaine sainte*, poursuivies par *La Mise à mort*, *Le Fou d'Elsa* ou *Le Voyage de Hollande...* Mais ce n'est pas encore « le dernier Aragon ». Le dernier Aragon il apparaît après la mort d'Elsa.

Eh bien cet Aragon-là, quand il ne voulait pas répondre aux questions avait un art incomparable de vous le faire entendre. Il répondait à côté avec un petit sourire découvrant la canine qui soulignait le jeu. Seulement, mieux valait après cela ne pas insister... Son avis, je l'obtins sans l'avoir demandé, mais plus tard, à l'occasion du second Cluny en 1970. C'était un de ces jours où je lui rendais visite rue de Varenne, Elsa présente. Voilà que tout à coup, je me retrouvai en position d'écolier tancé par son maître, ce que trivialement je résumerais par le mot « engueulade ». En fait ce qui m'était, nous était reproché c'était d'avoir, au départ, méconnu à nouveau comme d'autres avant nous, d'avoir sous-estimé l'irruption sur la scène politico-

littéraire d'un danger qu'Aragon paraissait beaucoup redouter, celui d'un Proletkult nouvelle version, puisant ses anathèmes et excommunications dans les mots d'ordre de la révolution culturelle chinoise. Et Elsa d'ajouter, avec quelque aigreur, qu'ils avaient tous deux trop souffert de ces positions-là pour qu'ils prêtent la main à leur réapparition. Je résume, bien sûr. Aragon et Elsa cessèrent très vite de me mettre ainsi sur le gril, mais je retiens toutefois un propos d'Elsa selon lequel ils savaient parfaitement ce qui s'était dit à Cluny II, où ils avaient des amis présents qui n'avaient pas manqué de le leur raconter. Je me garderai ici d'attribuer une identité à ces amis.

Voyez, à travers cette anecdote, par quels chemins détournés passe la vie politique, quelles voies apparemment contradictoires elle peut utiliser. Dans le moment même où Aragon portait très haut, après Argenteuil, une remise à l'heure, disons libérale, ouverte, de l'attitude de son parti à l'égard des gens de culture et soutenait très fort de jeunes créateurs à l'origine fort éloignés de préoccupations politiques, l'évolution de ces mêmes jeunes créateurs tendait à les transformer en procureurs au nom d'un dogmatisme à prétention révolutionnaire. Ce que Philippe Forest exprime ainsi :

... le virage libéral d'Aragon et des Lettres françaises coïncidera exactement avec le tournant radical – en l'occurrence : le ralliement successif au communisme puis au maoïsme – de Sollers et de Tel Quel et [...] ce double mouvement, loin de favoriser un rapprochement des deux camps, va au contraire les conduire à échanger leurs positions, rendant irréversible et spectaculaire leur rupture⁶.

On peut voir évidemment les choses ainsi... Mais je veux faire remarquer que l'équipe de *La Nouvelle Critique* n'avait pas manqué de percevoir le péril ainsi couru tout en ayant conscience de l'avoir, dans sa pratique, largement évité. On comprendra pourquoi les deux colloques se chargent de connotations politiques très fortes qui eurent des répercussions considérables auprès des publics concernés : cette dimension politique n'ayant pas été dissimulée, et, de ce point de vue, je ne peux que vous renvoyer aux propos d'ouverture de Francis Cohen à Cluny II qui sont parfaitement clairs. Et c'est là un premier point que je voudrais retenir pour un début de conclusion.

Scand point : l'originalité de Cluny I et II est d'avoir permis de rassembler dans une même entreprise chercheurs et créateurs, romanciers et poètes. Là est sans doute la singularité de Cluny. Je sais maintenant par expérience que l'entreprise est difficile, redoutable même. Alors renaît pour

6. *Ibid.*, p. 107.

Printemps 1968 : le pourquoi et le comment de Cluny

moi ma question du début : « Mais peut-on refaire Cluny en 2007, à quarante ans de là ? »

C'est à vous chers amis qu'il appartient de répondre. À vous d'estimer les effets de ces travaux. Les premiers effets, les responsables de la revue organisatrice les mesurèrent assez vite. En 1969, une étude sur le lectorat de *La Nouvelle Critique* nous attribua 25 000 lecteurs environ. Pour une revue mensuelle, c'était beaucoup, mais Cluny avait joué là son rôle, notamment auprès d'un public jeune, fait d'étudiants et de jeunes enseignants. Je rappelle que le numéro spécial de *La Nouvelle Critique* épuisa en deux ans trois éditions des Actes. Il contribua à faire que dans cette période se renouvelèrent largement les études littéraires dans l'univers universitaire et secondaire.

Cet engouement confirma à nos yeux la réflexion de Julia Kristeva dans sa dernière intervention au colloque de 1968 :

Je crois que ce colloque nous a permis de procéder à un échange de vues très utile pour chacun de nous, quelle que soit notre position structurale dans le texte généralisé, et j'irai même jusqu'à dire que ce colloque est susceptible de jouer un rôle historique, peut-être pas seulement dans le développement de la théorie littéraire⁷.

Cluny ressuscitant à Besançon en 2007 serait alors comme une illustration spectaculaire de cette vocation du colloque à l'Histoire.

Voilà, chers amis, ce que pouvait vous dire un ancien combattant. Sans doute les conditions générales en 2007 ne sont plus du tout les mêmes qu'en 1968. Il ne m'apparaît pas qu'une avant-garde constituée avec ses revendications et son programme est présente dans le monde de la littérature. Il ne m'apparaît pas non plus que *La Nouvelle Critique* – ou son équivalent – pourrait aujourd'hui avec le même succès parler aux intellectuels, aux chercheurs la langue mêlée de la politique et de la culture. Pour plusieurs raisons. La première, c'est que le PCF n'a plus la force qui était alors la sienne, mais c'est peut-être aussi parce que les intellectuels se pensent moins au niveau du *Nous* qu'à celui du *Moi*, *Je*. Régis Debray aurait sans doute pas mal à dire à ce sujet et je lui emprunte ce mot surpris il y a quelques jours sur les ondes de *France-Inter* : « *Nous en sommes au temps du tout-à-l'ego* ».

Rêvons quand même... Et si, quelque part, en cet automne 2007, Besançon faisait entendre les premières notes d'une musique à faire trembler les murs de Jéricho ?

7. *Linguistique et littérature*, Colloque de Cluny, 16-17 avril 1968, *La Nouvelle Critique*, numéro spécial, p. 170.